

Tatiana Solodovnikova

**La presse comme un moyen de
l'émancipation russe**

Résumé

La situation des femmes en Russie, ce pays patriarcal et religieux, ne différait guère de celle d'autres pays. Elles étaient vues comme de bonnes épouses qui savaient cuisiner et coudre. Au cours de XIX^e siècle, cette situation changea. Plusieurs facteurs étaient à la base de ces changements.

D'abord, c'était l'attitude spécifique de l'*intelligentsia* russe envers les œuvres de George Sand, car ses romans ont provoqué des réflexions sur le rôle de la femme dans la société. Puis, les écrivains russes ont fait beaucoup d'efforts pour attirer l'attention sur la question des femmes. Enfin, les femmes elles-mêmes ont utilisé des moyens différents pour s'émanciper et conquérir des droits possédés par les hommes.

L'un des moyens le plus influençant de l'époque était la presse écrite, qui donna aux femmes la possibilité de montrer aux hommes qu'elles étaient des membres de plein droit de la société. Dans cet article, à travers des biographies des femmes journalistes, nous analysons les changements dans la mentalité de la société russe envers l'émancipation.

Mots-clés : presse ; femme ; Russie

107

Resumo

A situação das mulheres na Rússia, esse país patriarcal e religioso, não difere em nada da situação em outros países. As mulheres eram vistas como boas esposas que sabiam cozinhar e costurar. Essa situação mudará em meados do século XIX. Vários fatores explicam essas mudanças.

Nota-se, prioritariamente, a recepção, pela *intelligentsia* russa, das ideias e obras de George Sand, seus romances iniciaram reflexões e debates sobre o papel da mulher na sociedade. Desde então, escritores russos consagram muitos esforços para atrair a atenção para a questão das mulheres. As próprias mulheres dominaram diversos instrumentos para emanciparem-se e conquistarem os direitos possuídos pelos homens.

A imprensa escrita foi uma das mais poderosas alavancas nesse combate. A escritura e a edição oferecem às mulheres a possibilidade de mostrar aos homens que elas são membros integrais da sociedade. Nesse artigo, analisaremos, por intermédio da apresentação biográfica das mais notáveis mulheres jornalistas, as mudanças na mentalidade da sociedade russa quanto à emancipação feminina.

Palavras-chave: imprensa; mulher; Rússia

Le XIX siècle était riche en relations entre la France et la Russie. Beaucoup de Russes visitaient la France et beaucoup de Français s'installaient en Russie pour éviter les bouleversements qui avaient énormément changé leur mode de vie. De plus, l'essor massif de la presse permettait aux gens russes de connaître les nouvelles françaises assez vite et restaient au courant des événements marquants de ce pays.

La situation des femmes en Russie, un pays patriarcal et religieux, était pareille aux situations dans d'autres pays. Les hommes ne considéraient pas les femmes comme les membres à part entière de la société. Elles n'ont pas de droit à l'éducation supérieure et étaient envisagées comme de bonnes épouses qui savent cuisiner et coudre. Au cours de XIX siècle cette situation commence à changer. La question que l'on se pose est : comment se déroulent les changements dans la mentalité de la société russe envers les femmes et quelles sont les particularités du cheminement de la délibération des femmes et de leur émancipation ?

Premièrement, je vais analyser l'attitude du milieu littéraire envers les œuvres de George Sand, car ses romans ont provoqué les réflexions sur le rôle de la femme dans la société. Deuxièmement, je vais montrer les efforts des écrivains russes d'attirer l'attention à la question de femme. Troisièmement, je vais analyser les moyens que les femmes ont utilisés pour devenir émancipées et obtenir les droits que les hommes possédaient et enfin, je vais donner quelques exemples des activités des femmes progressives.

Les écrivains et les critiques russes ont admiré les romans et les articles de Sand. Ses romans ont été traduits dès le 1842. Plus souvent c'était dans la revue *Otechestvennie zapiski* où les romans de Sand ont été publiés. En 1869, Picemski a publié son roman « Les hommes de 40 années » dans la revue *Zaria*. Un chapitre a été nommé « Georgesandisme » et c'était le début officiel de la diffusion en masse des idées de Sand. L'attitude envers Sand n'était pas égale. Belinski, Guerzen, Chernishevski se sont intéressaient à elle. Dostoievski, Saltikov-Chedrin l'admiraient, Tolstoy ne l'acceptait pas du tout. Tourguenev et Nekrasov étudiaient et propageaient les œuvres de Sand dans les périodiques russes (*Otechestvennie zapiski*, *Sovremennik*, *Délo*). Tourguenev a écrit l'article sur les romans de Mme Tur et de Mme Gan, deux écrivaines russes, les comparant avec Sand.

* Tatiana Solodovnikova – Docteur en Communication, Montréal.

Les pionniers qui ont parlé de l'émancipation en Russie étaient les hommes. En 1860 *Sovremennik* a publié l'article de Mihailov « Les femmes, leur formation et signification dans la famille et la société », où il a formulé les idées d'égalité de droits. En même temps Pisarev et Chernishevski ont écrit les articles pour les journaux et revues différents. Pisarev disait que une femme est incoupable, Chernishevski déclarait le droit des femmes à l'instruction, au travail et surtout à l'amour libre.

La participation active des hommes distingue l'émancipation russe de l'émancipation européenne. Selon Aivazova (1998), c'est sa singularité. Les idées d'émancipation ont été publiées dans tous les périodiques russes. Il y avait beaucoup d'articles russes et traduits. C'était plus souvent les journaux de Saint-Petersbourg.

Néanmoins, les femmes étaient aussi assez actives en faisant valoir ses droits. Elles prenaient une part active aux travaux publics et sociaux, comme la bienfaisance. D'une part la bienfaisance correspondait à la tradition religieuse russe, et d'autre part permettait de quitter la maison et la famille. C'était un moyen approuvé par la société. Ainsi, petit à petit, les femmes se montraient comme des citoyennes actives et utiles. Beaucoup des journalistes écrivaient sur la bienfaisance des femmes dans les périodiques russes (*Otechestvennie zapiski, Sovremennik, Délo, Zaria, Bulletin de Saint-Petersbourg, etc.*) ce qui donnait aux femmes un appui marquant.

Vers la fin du XIX siècle le volet de l'émancipation russe a tourné vers le désir des femmes de faire leurs études aux universités et d'obtenir la profession.

Il faut dire que les écoles pour les filles existaient dans le système éducatif russe avant XIX siècle. L'organisme d'enseignement pour les jeunes filles nobles le plus connu était l'Institut Smolny. Cet institut a été fondé par le décret signé par Catherine II le 5 mai (24 avril) 1764. Le but était de donner une éducation pour les filles de la noblesse pour qu'elles deviennent des femmes instruites, de bonnes mères, des membres utiles à la famille et à la société. Un concept qui a radicalement changé la nature de la société de l'éducation, face à la situation sociale de l'époque. Mais c'était la réaction des Russes au mouvement du Siècle de la Lumière hardiment soutenu par Cathérine II. À l'initiative d'Ivan Betski qui était amoureux de la pédagogie et étudiait les œuvres de grands penseurs de son temps (dont beaucoup ont été de ses connaissances), il a maîtrisé le système pédagogique de Locke, Rousseau, Helvétius.

Initialement pour l'admission à cet institut, il était nécessaire de passer des examens (un peu de français, encore moins de russe et un peu sur l'éducation

religieuse), mais le fait le plus important pour être admise étaient le degré de noblesse, dont la naissance a été enregistrée en III, V et VI du livre de familles nobles, ou celles dont le père était capitaine dans l'armée. Le cours complet durait 12 ans et très peu de parents ont accepté d'envoyer leurs filles à cet établissement ayant peur de ne pas avoir plus tard de possibilités d'organiser le futur mariage des filles trop instruites et trop âgées.

Si nous analysons les cours donnés à l'institut, nous allons comprendre tout de suite qu'il n'y avait pas de question de donner une éducation vraiment élevée, une éducation dans le sens moderne de ce concept. Les cours les plus importants étaient les cours de bonnes manières et le cours de français. De plus, il y avait des cours comprenant de la littérature russe et surtout française, de musique, de danse, de dessin et de peinture, de couture, de gymnastique.

Vers la fin du XIX siècle, la situation dans la société a été changée. Comme j'ai dit plus haut, les femmes voulaient faire leurs études aux universités. Le gouvernement russe s'est opposé à ce désir et les femmes ont été obligées de quitter la Russie et de faire leurs études aux universités européennes, notamment en Suisse, en Allemagne ou en France. Pour traverser les frontières, elles ont eu besoin de la permission soit du père, soit de l'époux. Comme les parents n'acceptaient pas le désir de leurs filles de suivre les cours supérieurs, les jeunes femmes utilisaient plus souvent un mariage blanc pour avoir la possibilité d'aller en Europe. Par exemple, Sofia Kovalevskaja une mathématicienne, ou Helena Petrovna von Hahn, plus connue sous le nom d'Helena Blavatsky, qui est devenue un philosophe connu.

Et c'était dans les années 1870 que le gouvernement russe a invoqué la nécessité de fonder des cours d'enseignement supérieur ouverts aux jeunes filles en Russie désirant arrêter la fuite des femmes à l'étranger. Une commission ministérielle s'est réunie à partir de 1873 et grâce à l'impulsion et aux moyens financiers des sociétés de bienfaisance des pionnières de l'émancipation féminine, Anna Philosophova, Nadejda Stassova, Maria Troubnikova et d'autres, qui ont été conseillées par le recteur de l'université impériale de Saint-Petersbourg le professeur Békétov, des cours ouverts aux jeunes filles ont été inaugurés en 1878. Les étudiantes suivaient des cours similaires aux cours pour les jeunes gens. Le premier directeur était le professeur Constantin Bestoujev-Rioumine, et c'était grâce à lui que ces cours devenaient si populaires et se montaient à un niveau si élevé. Plus tard, les cours étaient nommés les cours de

Bestoujev. L'inauguration a lieu le 20 septembre 1878 avec 468 étudiantes et 346 auditrices libres.

Au début, le conseil des cours n'acceptait que de jeunes filles de plus de vingt-et-un ans, puis la situation a changé et il a commencé à accepter les candidatures des jeunes filles ayant terminé leurs études secondaires sans limites d'âge. Les cours étaient payants, mais il existait un système de bourses et une Société d'aide aux étudiantes qui distribuait des aides financières présidées par Nadejda Stassova. Un certain nombre de jeunes filles s'orientaient ensuite vers l'enseignement dans les lycées de jeunes filles. À partir de 1906 certaines diplômées reçoivent le droit d'enseigner dans des lycées de garçons.

Les cours duraient trois années d'étude et avaient trois départements: lettres et histoire, physique et mathématiques et mathématiques spécialisées. L'enseignement des langues étrangères était obligatoire. Les jeunes filles apprenaient l'allemand et le français et en plus l'anglais et l'italien. Le fonctionnement de ces cours influençait beaucoup l'esprit de la noblesse russe. Les femmes devenaient de plus en plus les membres actives de la société, elles écrivaient bien et savaient partager leurs connaissances. Elles n'avaient pas peur de s'exprimer et influençaient leur société sur un pied d'égalité avec les hommes.

À la fin du XIX siècle, les activités des femmes montrent une nouvelle situation de l'émancipation russe. Les femmes, qui ont eu une bonne éducation et leur esprit se sont déjà libérées et est devenu hardi, écrivaient beaucoup sur des sujets différents qui traitaient les droits des femmes et sur des questions liées à ce problème. Elles publiaient leurs ouvrages dans les quotidiennes, car les journaux et les revues sont devenus une tribune importante pour la propagation des idées modernes.

Comme partout en Europe, le XIX siècle était riche aux nouveautés dans le domaine de la presse. En Russie la presse se développait de la même façon. Beaucoup de nouveaux journaux ont apparu et sont devenus un moyen important pour partager les idées progressives et pour changer les points de vue des lecteurs. Beaucoup de journaux traitaient le sujet sur le rôle des femmes et sur leur émancipation. Ainsi, en jumelant ces deux concepts, l'un de l'émancipation et l'autre de l'influence de la presse, je vais analyser les biographies des femmes russes qui ont eu activement utilisé la presse écrite pour faire connaître leurs idées aux lecteurs et pour changer l'attitude de la société envers le rôle des femmes dans cette société.

Elisavéta Vasilievna Soukhovo-Kobyлина est née à Moscou en 1815. Son père était général, combattant de la guerre nationale de 1812 et elle était, donc, d'origine noble. Elisavéta a obtenu l'instruction domestique, mais il faut dire que ses maîtres étaient les professeurs de l'Université de Moscou furent, comme S.E.Raïtche, M.P.Pogodine, N.I. Nadejdine. Tombant amoureuse de son professeur Nadejdine, elle a voulu se marier avec lui, mais les parents de la jeune fille étaient contre. Ils l'ont considéré comme indigne de leur fille. Elisavéta s'est tourmentée pour cette rupture et ses parents ont été obligés à l'emmener à l'étranger, où elle a terminé son instruction. Et c'était à l'étranger que E. Soukhovo-Kobyлина s'est mariée avec le comte André Salias de Tournemire en 1838. Peu de temps après leur mariage, ils sont arrivés à Moscou. En 1846 André Salias de Tournemire, banqueroutier, a été déporté du pays pour un duel. Il est parti seul, laissant sa femme avec trois enfants.

Après le départ de son mari, Elisavéta Salias de Tournemire, veuve de paille, a commencé à vivre émancipée. Elle a organisé chez elle un salon littéraire, qu'on considérait comme le meilleur salon de l'époque à Moscou. I.S. Tourgueniev, N.P. Ogarev, N.S. Leskov, K.N. Leontiev ont fréquenté ce salon. Selon les témoins des contemporains, Leskov a personnifié Elisavéta dans un personnage d'une marquise du roman « Pas d'issue » (1864). Tourgueniev (1851) disait qu'elle était « une femme pleine d'esprit, bonne, sincère ».

Mais ces salons n'apportaient pas d'argent. En restant sans ressources, seule à Moscou, Elisavéta a décidé de gagner sa vie par le travail littéraire. En 1849 dans la revue *le Contemporain (Sovremennik)* elle a publié sa première nouvelle « Erreur » sous le pseudonyme d'« Evgueniia Tur ». Cette œuvre débutée a eu du succès. Comme j'ai déjà mentionné plus haut, Tourguenev a écrit un article, en la comparant avec George Sand. Tur est devenue connue dans le monde, les critiques ont porté leur attention sur elle. Il est curieux qu'elle ne soit pas entrée dans l'histoire de la littérature par ses œuvres, mais par les articles critiques qui, examinant son œuvre, ont résolu des problèmes généraux. Et c'était depuis les années 1850 que Evgueniia Tur s'est écarté de l'activité littéraire.

Son activité de publiciste a commencé en 1856, quand elle a écrit l'article « La Vie de George Sand » et le publia dans la revue *Le Messager russe (Russkiy vestnik)* éditée par Katkov. La même année, Tur est devenue chef de section littéraire de cette revue. Elle y a publié les articles critiques et publicistes sur la vie et l'œuvre des écrivains

étrangers (Michelet, Récamier). En 1860, elle a quitté cette revue à cause des divergences d'opinions avec le rédacteur.

Dès le 1857, Tur publiait activement les articles dans des périodiques différents. C'étaient les revues *les Memoires du pays (Otétchestvenniyé zapiski)*, *la Bibliothèque pour lire (Bibliotéka dlia tchténiya)*, et les journaux *l'Abeille du Nord (Sévernaya ptchéla)*, *la Voix (Golos)*. Dans ses articles critiques, Tur a analysé les littératures russe et étrangère, posé des questions sur l'instruction et la formation des femmes et n'a pas accepté la mode de vie aristocratique.

En 1861 Tur a fondé son propre journal *la Langue russe (Russkaïa Retch)*. Le premier numéro a paru le 1er janvier 1861 sous le titre *la Langue russe. Le Commentaire de littérature, histoire, art et vie publique dans l'Occident et la Russie* (éditeur - rédacteur Evgueniia Tur). Mais le 14 mai 1861 déjà, le journal s'est uni avec *le Messenger de Moscou (Moskovski Vestnik)* et a paru sous le titre *la Langue russe et le Messenger de Moscou*. (éditeur Evgueniia Tur, rédacteur E.M. Féoktistov). Le journal n'a existé que jusqu'au 4 janvier 1862.

Dans ce journal Tur était chef de section de la critique d'art et littéraire. Elle a engagé A.I.Lévitov, N.S. Leskov, I.S. Tourgueniev, A.Souvorine. Dans *la Langue russe* Tur a publié une série d'articles sur M.V. Avdéév, V.V.Krestovski, F.M. Dostoïevski. Dans ce temps, Dostoïevski n'a publié que ses premiers romans, mais dans son compte rendu du roman « Les Pauvres Gens » (1846) Tur disait que ce serait un grand et beau talent.

En 1860, le fils de Tur a pris part aux troubles des étudiants. En novembre, Evguéniia Tur, qui a écrit les articles sur ces événements avec compassion, a été prise sous le contrôle selon l'ordre d'Alexandre II. Evguéniia a compris qu'il fallait quitter Moscou et le 25 novembre 1861, elle est partie à Paris.

Habitant en France, E. Tur a continué à publier des articles critiques dans les revues russes, comme *la Bibliothèque pour lire, les Memoires du pays, le Messenger russe*, dans le journal *l'Abeille du nord*. Elle a écrit les essais sur Mme de Stael, E. Pelletan, M. Roland, Prud'Hon, V. Hugo, F. Guizot. Elle a critiqué « les Pères et les Fils » de Tourgueniev et « Pougatchevtsi » de son fils E. Solias. Donc, E. Tur s'est montrée comme l'une des femmes qui sont autonomes et savait gagner sa vie. Mais, comme la société était encore archaïque, le domaine où elle peut appliquer ses talents ne sort pas du cercle des activités féminines.

Une autre femme qui nous intéresse est Evguénya Ivanovna Botchetchkarova, publiciste, critique, écrivain et traductrice russe. Elle est née à Moscou en 1838 et a eu, comme E. Tur, l'instruction domestique. À l'âge de 20 ans, elle a perdu son père et restant seule a été forcée travailler à l'Institut de femmes de Moscou comme maîtresse d'anglais, mais ses opinions démocratiques qu'elle partageait avec ses élèves ne convenaient pas à l'administration de l'Institut et elle a été obligée de démissionner.

À la fin des années 1850, Evguénya Botchetchkarova a épousé un médecin et journaliste P.F. Konradi. Ils se sont établis à Saint-Pétersbourg, où elle a fait la carrière du journaliste. Son premier article original « L'évolution de l'esclavage en Amérique » a été publié dans le journal *Le Mot russe (Rousskoe slovo)* en 1865. Parallèlement, elle dirigeait la chronique de l'étranger dans *le Messenger étranger (Zagranitchni vestnik)*, publiait des articles critiques et scientifiques dans les revues différentes et était correspondante des journaux français à Saint-Pétersbourg.

Dès 1866 jusqu'à 1868, Konradi a collaboré dans *le Messenger de femme (Jenski vestnik)*, dont le sujet principal était la question d'éducation et d'instruction. Dans les articles pour cette revue Konradi (1866), pour la première fois en Russie, dit que « avec la plus grande liberté, la femme reste, en premier lieu, la mère, c'est à dire, l'éducateur » (*le Messenger de femme*, n1).

En 1868 Konradi a révisé le journal *la Semaine (Nedelia)*. Elle faisait des panoramas intéressants sur la vie étrangère et tentait faire la propagande de la I Internationale. En 1869 en collaboration de P.A. Gaïdébourov et Y.A. Rossel, elle est devenue propriétaire de ce journal et son rédacteur réel. En 1874 en divergeant les opinions avec P.A. Gaïdébourov, Konradi a refusé de travailler dans ce périodique.

Outre son travail dans *la Semaine*, Konradi a collaboré aux autres journaux : *la Connaissance (Znanie)*, *la Nouvelle revue (Novoie obozrenie)*, *le Messenger du Nord (Severni vestnik)*, *le Messenger d'Éducation et d'Instruction (Vestnik vospitania i obutchenia)*, *les Bruits (Molva)*.

Dans les années 1860, Konradi, qui était belle et attirait l'attention des hommes, est devenue une personne très populaire à Saint-Pétersbourg. Elle a utilisé cette popularité pour attirer l'attention des gens aux problèmes féminins et est devenue un leader absolu de mouvement féminin. En décembre 1867, elle a adressé une pétition au premier congrès des naturalistes sur la possibilité des femmes à suivre des cours à l'université. N.V. Stassova, A.P. Filosofova, M.V. Troubnikova se sont jointes à elle.

Konradi s'est affirmée pour l'instruction des femmes et en 1869, elle a publié une série d'articles dans *la Semaine*, en défendant ses positions démocratiques. Dans son article « Une question d'argent dans le domaine d'instruction des femmes », elle a émis une proposition sur l'instruction gratuite. Comme résultat, on a ouvert les cours Bestoujev à Saint-Pétersbourg en 1878.

Alors, Konradi a soulevé la question de la pédagogie l'une des premières des écrivains russes. Son premier article sur ce problème « Qu'est-ce que c'est que les jardins d'enfants et dans quelles circonstances ils seront à profit » a paru en 1866 dans *la Semaine*. Dans cet article elle acceptait et interprétait les principes de la pédagogie de F. Fröbel. Cet article a eu d'une grande importance dans l'étude du contenu et de la méthode du travail d'éducation et d'instruction des jardins d'enfants russes. En 1868, en polémiquant avec l'auteur des articles de la revue *Jardin d'enfants (Detski sad)*, elle a critiqué la méthode de E.N. Vodovosova, qui n'acceptait pas de la spontanéité.

« La confession de la mère » (1876) est le travail principal de Konradi sur la pédagogie. Ce roman est autobiographique (elle avait deux enfants). La formation de l'individu hautement développé est l'idée principale de ce livre. Une autre idée est l'évolution de la mère. Konradi affirmait que chaque femme doit être citoyenne jouissante de ses droits civiques. En 1883, on a publié la deuxième édition de ce livre avec le sous-titre « Les problèmes sociaux d'éducation de famille. Le livre pour les mères ». La popularité de ce livre montre l'importance de ce problème pour les femmes russes.

Outre les sujets pédagogiques, Konradi a réagi à toutes les actualités de la vie contemporaine. Par exemple, ses articles sur *l'affaire de Souvorina* (1873), « Le drame public de la vie intime » (n 39) et « La leçon à un certain publiciste de *l'Affaire* » (n49), qui traitent la publicité comme sujet principal de cette polémique qui a déchaîné entre *la Semaine* et *l'Affaire (Délo)*.

En 1859, sachant quatre langues, Konradi a publié sa première traduction de G. Eliot « Adam Bede ». Elle a traduit aussi Ch. Dickens, V. Hugo et F. Spielhagen. Tous ces faits montrent que E. Konradi était une femme très éduquée et s'engageait à la lutte des droits des femmes, notamment dans le domaine de l'éducation.

Ekatérina Grigorievna Bronévskaja est née en 1843 à Saint-Pétersbourg et était d'origine noble. Elle a fait ses études à l'Institut Sainte-Catherine à Saint-Pétersbourg, un Institut qui a été fondé en 1804 et était pareil à celui de Smolny dont on a parlé plus haut. En 1863, elle s'est mariée avec Viktor Ivanovitch Barténev. Son père, propriétaire

foncier de plusieurs gouvernements, a légué deux domaines à sa fille, mais Ekaterine et son mari ont refusé les rachats qui leur appartenaient après la réforme de 1861, et ont remis les terres aux paysans. C'était la réaction aux idées démocratiques des années 1860, notamment celles de narodnitchestvo.

En 1867, les Barténév se sont partis en Suisse où ils se sont joints au groupe des immigrants. Ekaterina s'est rapprochée avec M. A. Bakounine et est devenu membre de la I Internationale (sous le nom de Matvéeva) et de la société secrète de Bakounine, « l'Alliance des révolutionnaires socialistes ». Dès l'octobre 1868, elle prenait une part active à l'édition du journal *l'Affaire populaire (Narodnoïe Délo)*, dont le premier numéro a été paru sous la révision de M.A. Bakounine. En 1869, les Barténév ont rompu ses relations avec Bakounine et en collaboration de N. I. Outine ont fondé la Section russe de la I Internationale, qui avait comme but d'unir les mouvements de libération russe et européenne. Dès 1870, le journal *l'Affaire populaire* est devenu organe officiel de cette organisation.

En automne 1869 Barténéva est allée à Saint-Pétersbourg sur la demande de *l'Affaire populaire*. Elle a apporté cinq articles sous le titre général « La Question d'ouvrier en Suisse » pour le journal *la Semaine (Nedelia)*, que l'on publiait anonyme dans le courant de l'année 1870. C'était dans la rédaction de ce journal que Barténéva a fait la connaissance avec E. I. Konradi. Plus tard, elle a écrit l'article « Evgenia Ivanovna Konradi » pour le journal *l'Affaire de femme (Jenskoïe Delo)* (1899) où elle soutenait ses idées.

En 1871, Barténéva habitait Paris et a pris part à la Commune de Paris. Plus tard, elle a écrit les mémoires qu'elle a proposés au journal *la Richesse russe (Rousskoïe Bogatstvo)* en 1913, mais à cause des restrictions de censure ils n'ont pas été publiés.

Fin 1871, Ekaterina Barténéva est définitivement revenue en Russie et s'est occupée du travail littéraire. Elle a travaillé principalement dans le domaine de la chronique politique étrangère. Pendant 15 ans, elle dirigeait les communications électriques de l'étranger dans le journal de O. K. Notovitch *les Nouvelles (Novosti)*.

À la fin des années 70 au début de 80, Barténéva traduisait les articles français du fédéré Victor Jaclard sur la situation politique à l'étranger pour les journaux *le Mot (Slovo)* et *l'Affaire (Délo)* ainsi que les articles sur les chroniques politiques de Le Français pour *les Mémoires du Pays (Otétchestvénnie Zapiski)*.

En janvier 1889, Barténéva est allée à Paris pour travailler comme correspondante du journal *les Nouvelles* à l'exposition universelle dans la section russe. Elle a publié une

série d'articles signés par « B. », avec sous-titre « De notre correspondant ». La même année, elle a été secrétaire au premier congrès de la II Internationale à Paris, où elle a participé sous le nom d'« Arténéva ». Dans son article du 16 juillet 1889 pour *les Nouvelles*, Barténéva a écrit qu'elle assistait aussi au congrès des femmes. Cet article elle a signé « E.G. ».

En 1889 à Paris, Barténéva a rencontré Ch. Richet, J. L. Adam et L. Michel et en 1893, elle en a écrit les articles « les Images de la vie parisienne (Du carnet de touriste) » pour *la Richesse russe* sous le pseudonyme de « Maria Prokofieva ».

À la fin des années 1880 au début des années 1890, Barténéva a été liée avec le groupe social-démocratique de M. I. Brousnev dont elle a fait la propagande. Comme résultat, le 13 décembre 1890, Barténéva a été perquisitionnée, jugée dangereuse pour l'ordre public et en 1891, déportée de Saint-Pétersbourg à Pskov.

Lors de son séjour forcé à Pskov, elle a publié l'article « Jean Macé. Une page d'histoire de l'instruction publique en France » dans *la Richesse russe* en 1896 et l'article « À l'hôtel médiocre » dans lequel elle a décrit ses impressions des entrevues avec les bourgeois moyens à l'hôtel parisien qu'elle habitait en 1889. Cet article a paru dans *le Nouveau mot (Novoïe Slovo)* en 1897. De plus, elle a fait la traduction de la plus grande partie du livre d'A. Sorel « L'Europe et la Révolution française » dont le premier volume a été publié dans l'édition de L. F. Pantéléev à Saint-Pétersbourg en 1892.

Toute sa vie, Barténéva écrivait les articles sur le mouvement révolutionnaire russe pour la presse étrangère. Elle collaborait avec *Arbeiter Zeitung*, *Arbeiter Wochen Chronik*, *la Justice*, *le Soir*, *la Bataille*. Elle a été liée avec le mouvement socialiste de New York et était en relation avec A. Bebel. Elle a aussi publié beaucoup d'articles sur les problèmes des ouvriers (dans les journaux *les Memoires du pays*, *la Revue picturale*, *la Feuille d'Odessa*, *le Messenger du nord*, etc.). Elle a traduit les oeuvres d'E. Zola et de J.P. Richter en russe et deux récits de M.I. Saltykov-Chtchedrine en français pour les lecteurs français qui l'ont caractérisée comme une très bonne femme de lettres.

Barténéva, elle-même, étant très exigeante, ne faisait pas cas de son travail littéraire et c'est pourquoi elle signait assez rare ses articles de son nom véritable. Pour elle c'était les idées démocratiques qu'elle partageait comptaient et non pas l'argent qu'elle puisse gagner.

La première femme russe qui a obtenu le titre universitaire de docteur ès sciences juridiques était Anna Mikhailovna Evréinova. Elle est née en 1844 à Saint-

Pétersbourg. Son père, commandant de Peterhof, général M.G. Evréinov a voulu marier sa fille contre son gré. Anna a tenté de se noyer, mais après avoir reçu une lettre de son amie proche S. Kovalevskaïa, elle a décidé de s'évader. Elle a traversé la frontière secrètement sans passeport par marais dans les souliers en prunelle.

Evréinova a passé à l'étranger environ 15 ans. Dès 1867, elle étudiait le droit à l'Université de Heidelberg, et puis à l'Université de Leipzig. Au cours de quelques années, Anna travaillait en Croatie, en consultant les documents sur les droits civils des Slaves de sud aux églises et aux monastères de la Dalmatie.

Plus tard, en revenant en Russie à titre de juriste diplômé, Evréinova a publié les articles dans *la Revue de droit criminel et civil (Zhournal grazhdanskogo i ougolovnogo prava)*, dans *le Messenger juridique (Iuriditcheski vestnik)*, et dans l'édition féministe *l'Ami des femmes (Drug jenchitchin)* (1882-1884). Dans ces articles elle posait des questions de droits d'existence des femmes en Russie. Elle écrivait sur l'égalisation en droits de femme de succession (1884), sur les droits de femme en famille, sur la nécessité d'instruction des femmes (*Sur les cours de médecine de femmes à Saint-Pétersbourg*, 1890). Evréinova a fait des communications dans les sociétés juridiques de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Elle a fondé l'histoire du développement de droit de femmes et de législation à l'égard de femmes en Russie. Ses articles étaient écrits sur une langue claire et vive montrant son génie de la philologie. Dans son travail « La Loi vinicole » (1878), elle s'est manifestée comme un écrivain fort passionné.

Après son retour à Saint-Pétersbourg, Evréinova s'est liée principalement avec les hommes et les femmes de lettres. En 1885, elle a fondé et dirigé pendant 5 ans la revue *le Messenger du Nord (Severni vestnik)*. C'était une revue mensuelle de la littérature, de la science et de la politique. A.V. Sabachnikova, son amie, a donné de l'argent pour cette édition et est devenue son éditeur, Anna est devenue rédacteur en chef, et M.D. Fedorova, l'amie intime d'Evréinova est devenue secrétaire. La rédaction de la revue s'est composée des collaborateurs de *Memoire du pays (Otétchestvénnie Zapiski)*, que l'on a fermé en 1884. C'étaient V. G. Korolenko, G. I. Ouspenski et les autres. Tous étaient proches au mouvement des narodniks. Au début de l'existence de la revue, Evréinova a fait une grande attention aux questions sociales et économiques. Plus tard, elle s'est souciée du développement de la rubrique littéraire et de l'invitation des écrivains jeunes, les futures symbolistes. La revue d'Evréinova a été la première édition sérieuse où les plus connus récits de A. P. Tchekhov ont été parus (*La Steppe, Ivanov*). Dans les

années 1880, Tchekhov n'était qu'un écrivain jeune promis beaucoup, mais c'était Evréinova qui a prévu son talent. Elle s'est extasiée de l'indépendance de Tchekhov. « Vous serez un grand écrivain justement parce que vous n'êtes pas esclave », écrivait-elle (Mémoires, 1986).

Au printemps 1890, Evréinova a trouvé à grand-peine des fonds indispensables pour publier la livraison suivante, car mines d'or de Sabachnikova ont été tariées. Mais déjà le 23 mai 1890, elle a vendu la revue à l'éditeur nouveau et a quitté la poste de rédacteur.

Comme disait Z. Hippius, Evréinova a été « un type curieux, toujours avec sa doguine, à cheveux blancs coupés, une vieille jaquette de velours cramoisi aux épaules. Elle a été ininterrompue "en trois émotions" et on l'a nommée "la vieille inoffensive" » (Mémoires, 1986).

A la limite de XIX et XX siècles, Evréinova s'est vouée au travail scientifique. Elle était membre de la Société de droit de Saint-Pétersbourg et présidait d'une succursale de la Société de droit de Moscou. Elle a prononcé souvent des discours aux discussions publiques divers et a publié des articles sur le droit dans la presse spécialisée (*le Messenger juridique (Yuriditcheski vestnik)*, *la Revue du Ministère de justice (Zhournal Ministerstva Yusticii)*), et dans *le Premier almanach de femmes (Pervi jenski kalendar)* (1905).

On peut dire que cette femme était la première femme russe qui a obtenu officiellement le droit de faire sa carrière au moyen du travail intellectuel, ou plus exactement, scientifique.

La fille du pédagogue très connu à Saint-Pétersbourg Iakov Grigoriévitch Gourévitch, qui était fondateur et directeur du Gymnase et de l'école pratique de Gourévitch et de la revue *L'École russe (Rousskaïa shkola)*, Lioubov Iakovlevna Gourévitch, née en 1866, a terminé ses études au Gymnase de la princesse A.L. Obolenskaïa (1884) et la faculté d'histoire et de philologie des Cours Bestoujev (y compris une année supplémentaire en qualité de la maîtresse de famille) (1888).

En 1887, Gourévitch a voyagé en France où elle a acheté le « Journal intime » de M. Bachkirtseva, qui venait de paraître. En revenant de Paris, Lioubov a débuté dans la presse par les articles sur Bachkirtseva. Son premier article "En mémoire de M. Bachkirtseva" a été publié dans *Le nouveau temps (Novoïe vremia)* en 1887. En 1888 dans *La richesse russe (Rousskoïe bogatstvo)* a été paru son deuxième article « M.K.

Bachkirtseva. L'étude biographique et psychologique ». Dès lors, elle traduisait son « Journal intime », dont les extraits seraient publiés pendant 12 numéros de 1892 dans la revue *le Messenger du Nord* (*Severni vestnik*).

En 1887, Gourévitch a fait la connaissance de N.S. Minski, D. S. Mérejkovski et A. Volynski. Avec A. Volynski (Flekser), elle est devenue membre de la rédaction de la revue *le Messenger du Nord*, qu'elle a achetée en 1891 et jusqu'à 1898 était son rédacteur. C'était la première revue russe qui faisait la propagande de l'idéalisme philosophique et du symbolisme littéraire. Gourévitch a engagé à la collaboration dans la revue N.S. Leskov, A. P. Tchekhov, L. N. Tolstoï, M. Gorki, D. Mérejkovski, N. S. Minski, Z. Hippius, plus tard – F. Sologoub, K. Balmont. C'était dans cette revue que l'on a publié le premier manifeste des symbolistes russes, l'article de D. Mérejkovski « Sur les causes de la décadence et sur les nouveaux courants de la littérature russe contemporaine » (1893). De plus, la rédaction a publié les symbolistes occidentales (M. Maeterlinck, H. Ibsen, K. Hamsun, G. d'Annunzio).

En 1897, Gourévitch et Volynski ont publié dans quelques numéros du *Messenger du Nord* un fragment de la monographie de Lou Andreas-Salomé « F. Nietzsche dans ses œuvres ». C'était une démarche décisive parce que la philosophie de Nietzsche était interdite en Russie pour le motif que son influence minait la moralité.

Dans *le Messenger du Nord*, Gourévitch a joué aussi le rôle de femme de lettres. Elle y a publié ses récits (*Chourotchka*, 1893, n2; *la Commission*, 1893, n10; *Une histoire étrange*, 1894, n11; *le Spleen*, 1897, n10) et son roman (*le Plateau*, 1896-1897). De plus, elle y a publié ses revues de la presse provinciale et ses commentaires bibliographiques (sous le pseudonyme de L. Gorev).

En 1898 la revue a été fermée à cause des obstacles de censure et financières. Les dettes, qui restaient après la clôture du *Messenger du Nord*, ont forcé Gourévitch à faire les traductions. Sa carrière de traductrice a commencé en 1889 quand elle a publié la « Correspondance de Baruch Spinoza ». Dès 1898, Gourévitch s'est mise à la tête du département de traductions du français et de l'allemand dans la maison d'édition Mospoligraphe. Elle a traduit les « Petits poèmes en prose » de Ch. Baudelaire, les œuvres de G. de Maupassant, d'A. France, de Stendhal et a écrit des préfaces les éditions russes de P. Mac Orlan, C. Jung. En 1926, avec Parnok, Gourévitch a traduit le roman de M. Proust « À l'ombre des jeunes filles en fleurs ».

En travaillant comme traductrice, Gourévitch collaborait aux périodiques différents. Elle a publié ses articles dans *la Vie (Zhizn)*, *le Monde de Dieu (Mir bozhi)*, *Notre Vie (Nacha Zhizn)*. Dès 1913, elle est devenue le chef de section littéraire de *la Pensée russe (Rousskaïa misl)*, en travaillant dans le journal *la Libération (Osvobozhdenie)*, qui était imprimé à l'étranger.

Dès milieu des années 1900, Gourévitch s'est occupée principalement de la critique théâtrale. Son premier grand article critique sur le théâtre a paru en 1904 dans la revue *l'Instruction (Obrazovanie)*. Cet article « la Libération de théâtre » était consacré aux spectacles du Théâtre d'art de Moscou en tournée à Saint-Pétersbourg et à K.S. Stanislavski dans le rôle de Brutus. Gourévitch est devenue l'amie de Stanislavski et a corrigé ses livres « Ma vie dans l'art », « La Formation de l'acteur » et les autres. En 1929, elle a écrit le livre « K.S. Stanislavski ».

Gourévitch a publié les comptes rendus, les critiques sur les théâtres, les essais et les feuilletons dans les revues *les Mémoires du nord (Severnie zapiski)*, *les Demandes de la vie (Zaprossi zhizni)* et dans les journaux *le Bulletin russe (Rousskie vedomosti)*, *le Mot (Slovo)*, *les Bruits russes (Rousskaïa molva)*, *le Camarade (Tovarichtch)*.

Dès 1911 jusqu'à 1916, elle a été critique des spectacles et chef de section de théâtre du journal *la Parole (Retch)* (sous les pseudonymes de N.N., El-Gour, Elgour).

L'un des sujets de ses articles littéraires et théâtraux était l'œuvre de A.P. Tchekhov. En 1904, elle a analysé « la Cerisaie » dans le Théâtre d'art de Moscou (*l'Instruction*, n4). En 1910, elle a examiné le rôle des mises en scène de Tchekhov dans l'histoire de Théâtre d'art de Moscou (*les Demandes de la vie*, n16 ; *le Bulletin russe*, n95).

Ses essais et articles essentiels sur la littérature et le théâtre sont recueillis dans le livre « La Littérature et l'Esthétique » (1912). Ces articles étaient mentionnés dans la presse comme un phénomène notable de la littérature critique russe. En 1901, elle a été nommée « observatrice perspicace de la vie actuelle russe » (*La galerie des écrivains russes*, 1901, p.515).

La vie privée de Gourévitch ne répondait pas aux règles adoptées par le monde. C'était une femme laide aux cheveux blancs avec une cigarette dans la bouche. Elle n'était jamais mariée, mais elle avait une fille à qui elle a donné son nom de famille. Depuis 1905, Gourévitch devient une féministe active. En 1907, selon les données du questionnaire des ouvriers de Saint-Pétersbourg, elle a composé l'essai « Le mouvement populaire du 9 janvier 1905 à Pétersbourg ».

Depuis 1917, Gourévitch collaborait aux institutions de théâtre de Petrograd, puis de Moscou, où elle s'est installée en 1920. Le dernier travail de Gourévitch était « L'histoire de la vie quotidienne du théâtre russe » (1939).

Alors, cette femme travaillait comme professionnelle, elle gagnait sa vie au moyen de sa profession de critique et théoricien. Son opinion a été prise en compte dans le monde de théâtre.

Donc, à travers de ces biographies analysées, on peut dire que le rôle des femmes russes dans la presse écrite a beaucoup changé durant la XIX siècle. Si à la première moitié du siècle on voit des tentatives de soulever la question des femmes faites par des hommes, à partir des années 1860, les femmes participent activement dans les mouvements féminins en utilisant comme tribune les pages des journaux et des revues. Grâce à la presse, les femmes ont eu la possibilité de montrer aux hommes qu'elles étaient les membres égales de la société. Aux années 1840, les femmes commencent à s'exprimer dans la presse au moyen des habilités littéraires ce qui était acceptable par la société, car une bonne épouse devait savoir écrire des lettres à son entourage. Vers les années 1860, les femmes publient beaucoup d'articles sur des sujets différents liés à la question des femmes : éducation, profession, droits de travailler, etc. Elles ont des expériences dans leurs domaines et partagent leurs connaissances et leurs désirs de se libérer dans la presse. Et c'est aux années 1880 que les femmes prennent une part active dans la vie de la société. Dès cette période, les femmes travaillent comme journalistes et rédacteurs ce qui montre que l'attitude de la société a été changée. Les femmes ont obtenu les droits et ont joué un rôle important d'un professionnel, d'un membre actif et influent en Russie à la limite des siècles.



RÉFÉRENCES

AÏVAZOVA, S. G. "La tradition féministe en Russie". **Les femmes russes dans le labyrinthe de l'égalité**. Moscou : RIK Roussanov, 1998. p. 12-65.

TOURGUENIEV, I. S. (1851). La nièce - Un roman d'Evgueniia Tur. **Œuvres**. Moscou : Littérature, 1976-1979. 12 v. Disponible sur : <http://az.lib.ru/t/turgenew_i_s/text_1100.shtml>.

TCHEKHOV, A. P. dans les mémoires de ses contemporains (1986). **Maxim Moshkov's Library**, Moscou, s.d. Disponible sur : <<http://lib.ru/LITRA/CHEHOW/vosp.txt>>.

IGNATOV, I. (Org.). **La galerie des écrivains russes**. Moscou : Éditions Skirmount, 1901. p. 513-515.